

appelle "la difficile conquête de l'autonomie" jusqu'à l'"aperçu sur la fin du siècle" étudié par Éric Van der Schueren qui nous donne un panorama exhaustif des dix dernières années littéraires du XXe siècle en Belgique.

Chaque collaborateur approche les périodes étudiées avec une vision tout à fait modernisée par rapport aux histoires antérieures de la littérature belge en langue française. Ils font coïncider chaque évolution littéraire avec les composantes politiques, sociales et intellectuelles qui, sans aucun doute, les ont conditionnées. Les principaux auteurs et leurs oeuvres sont abordés sans tomber dans les stéréotypes par une mise en relief de leurs traits fondamentaux et un magnifique travail de synthèse.

L'élément purement pédagogique mérite un chapitre à part. Les résumés biographiques placés à la fin de chaque chapitre aident les chercheurs et les élèves à situer rapidement les auteurs dans leur époque et les informent de leur production la plus significative. Les répertoires bibliographiques concernant chaque période et chaque auteur sont actualisés et exhaustifs.

Le volume se complète par des "Références utiles" et des "Sources d'information", l'une concernant les ouvrages de référence et l'autre les organismes officiels chargés de fournir tous les renseignements nécessaires aux chercheurs et amateurs des littératures belges en langue française.

Nous félicitons les directeurs et les quinze collaborateurs de cette oeuvre pour avoir mené à bien un travail qui se montrera indispensable entre les mains des professeurs et des élèves.

Estrella DE LA TORRE GIMÉNEZ  
Universidad de Cádiz

**SANSAL, Boualem, *Le serment des Barbares*, Paris, Gallimard, 1999, 396 pp.**

De nouvelles voix, bien ancrées dans la réalité de leur pays et qui n'hésitent pas à traiter de sujets tabous, voire choquants, émergent de plus en plus dans le paysage littéraire algérien d'expression française. La pratique de cette écriture neuve se caractérise par une vitalité, une diversification et une mouvance, se restructurant sans

cesse par rapport à elle-même et par rapport aux transformations subies par l'Algérie depuis son indépendance. C'est ce que confirme Boualem Sansal, fonctionnaire dans le milieu industriel algérien, et auteur d'un premier roman. Véritable chef-d'œuvre, *Le serment des Barbares* constitue une grande découverte.

Construit comme une intrigue criminelle, le roman suit les pérégrinations de Si Larbi, un vieux policier en fin de carrière, qui enquête sur deux assassinats dans le quartier de Rouiba, un faubourg d'Alger. Le premier concerne Moh, un riche commerçant, *un escroc, un noceur de la pire espèce, soutien financier des intégristes, maître-d'œuvre de la corruption qui agite l'administration de la ville* (25). Le deuxième, qui semble ne pas intéresser les autorités locales, est celui d'Abdallah Bakour, un ancien ouvrier agricole de *soixante-cinq ans, sans femme, ni profession, ni véritable logis* (25) qui avait suivi ses patrons en France, après l'indépendance. La vieillesse venue, il retourne au pays mais, écœuré de l'Algérie, il veille sur le cimetière chrétien, le nettoyant de ses mauvaises herbes, jusqu'au jour où une main inconnue vient lui ôter le droit à la vie. S'étant inexplicablement pris de sympathie pour cet homme simple, pauvre et solitaire *qu'il n'avait connu que mort* (26), l'inspecteur Si Larbi s'empare de cette affaire. Ce faisant, il décide de mener une enquête poussée pour faire éclater la vérité dans le petit monde de Rouiba.

Force est de préciser que cette odeur de mort sur ce quartier de la banlieue d'Alger, autrefois petite bourgade paisible, renforce le vertige de l'abîme qui la caractérise depuis qu'elle a été classée zone industrielle. En fait, de la capitale, les Algérois avaient l'habitude de venir à Rouiba *prendre un bol d'Air et un ballon de muscat* (8), au milieu des jardins et d'une ambiance agréable. Mais depuis qu'il a été industrialisé par les "vertus" successives du socialisme usinier, ce faubourg a perdu son opulence, ses fleurs, sa beauté naturelle et son atmosphère de belle vie. Tout en lui est devenu douteux, déformé et transformé par une misère criante. Cet état de fait s'est aggravé par la montée du terrorisme qui y a *ajouté les couleurs du feu de l'enfer, le vacarme des explosions, l'odeur du sang et de la poudre, et semé dans les têtes de nouvelles maladies* (21).

Ainsi, suivant les divagations déambulatoires de Si Larbi, l'enquête devient prétexte à la réflexion offrant l'opportunité de raconter l'histoire de l'Algérie et de jeter un regard lucide sur les tares d'une société infectée, déchue, plongée dans la spirale sanglante de la violence. Rien n'échappe à l'œil dénonciateur: l'hôpital, l'usine, la presse,

la police, l'éducation et l'administration où règnent les abus du pouvoir et le laxisme le plus total. L'enquête permet de toucher du doigt la corruption généralisée, la dérive des institutions, la paupérisation des provinces agricoles, les enfants égorgés, l'attitude irresponsable des dirigeants et surtout ces malversations ordinaires qui gangrènent le pays. Le vieil inspecteur est horrifié par tant de faits, contre lesquels on ne peut rien quand ils vont ensemble: des trafiquants en tout genre, des contrebandiers de tous abords, des terroristes en perpétuelle effervescence, des militaires qui défendent avant tout leurs intérêts continuant à s'enrichir au détriment du peuple, des *défroqués du parti unique* (27), qui *après avoir épongé les pépettes du pétrole [...], s'appliquent à jouer la division et à faire du chambard pour annihiler l'effort de vérité* (27-28).

Il faut dire qu'à travers les méandres de cette intrigue policière, Boualem Sansal brosse un tableau réaliste de la situation sociale, économique, politique et religieuse de son pays. Il met en scène le sinistre chaos qui est devenu le quotidien terrifiant dans cette Algérie aujourd'hui loin des promesses avancées au lendemain de l'indépendance du pays. À vrai dire, la *démocratie naissante, au lieu d'arrondir les angles, a aiguisé les couteaux* (64). Ceci dit, le pays en entier est devenu *une terre à feu et à sang* (192). Aussi, pour tenter d'expliquer l'inexplicable, revisite-t-il l'histoire à sa manière en remontant jusqu'à la guerre de libération. Car c'est là, selon lui, que s'est (dé)joué le destin de l'Algérie dans le sens où le pays continuerait à faire les frais des règlements de comptes entre les fractions du FLN. Son écriture dense dévoile les avatars du système politique bloqué par un socialisme prôné par une élite du parti unique qui s'est arrogée tous les droits, écrasant et éradiquant tous ceux qui se sont opposés à sa prétention, préparant ainsi *un avenir sans nuages* (232). Elle révèle également que la guerre religieuse actuelle, miroir de toutes les dérives du pays, n'est que revanche, actualisation d'une guerre civile ravageant déjà les maquis de la guerre de libération mais refoulée par la mémoire algérienne.

L'écrivain ne mâche pas ses mots, exige des comptes et refuse de se taire ou de fermer les yeux sur le désespoir, le dégoût, le désarroi et la terreur qui rongent son pays gouverné par *un ramassis de vauriens* (192). Tout ce qu'il raconte est une réalité amère qui dit sans détours la malaise de cette Algérie où sévissent les quarante maux et où les *vivants sont des morts qui s'ignorent, des morts qui délirent* (215). Sa dénonciation déchaînée se veut une représentation logique et exacte de la prolifération cancéreuse de la société algérienne morte sous le mensonge, le malheur et la déchéance.

Servi par une langue magnifique, d'une prodigieuse exubérance et par une écriture riche d'un vocabulaire flamboyant et puissant qui rend ce roman à la fois épique et lyrique, *Le serment des Barbares* offre une épopée rabelaisienne de l'Algérie d'aujourd'hui. Plus que la transfiguration littéraire d'une actualité tragique qui dépasse tout imaginaire romanesque, cet écrit traduit le cri poignant d'un citoyen algérien qui revendique à la fois son droit à la parole et sa propre façon de s'insurger contre la léthargie d'un système politique en proie à la déperdition totale. Son message est clair, fortement explicite à la fin du roman: *l'histoire n'est pas l'histoire quand les criminels fabriquent son encre et se passent la plume. Elle est la chronique de leurs alibis. Et ceux qui la lisent sans se brûler le coeur sont de faux témoins* (396).

Najib REDOUANE  
California State University

**MWISKA RWANIKA, Drocella, *L'inscription féminine, le roman de Sony Labou Tansi*, Paris, Nouvelles du Sud, 1998, 223 pp.**

Couramment appelé le sculpteur des mots, qui oserait rester indifférent face à l'une des plumes les plus prolifiques de l'Afrique? Il n'est donc pas étonnant que les études critiques foisonnent depuis la disparition de "mwana Kongo", Sony Labou Tansi. Mais de tous ces travaux, la question féminine n'a pas été suffisamment mise en relief. C'est la raison pour laquelle l'ouvrage intitulé à juste titre: *L'inscription féminine, le roman de Sony Labou Tansi* vient à point nommé compléter cette étonnante production de par sa diversité.

Consciente de la richesse culturelle et du sens d'ouverture de Sony Labou Tansi, le critique, propose un choix méthodologique dialectique dans une perspective pluridisciplinaire. Le texte est divisé en trois parties: dans un premier temps, l'écriture de Sony est disséquée. Ensuite, la femme traditionnelle est dévoilée. Enfin, la femme moderne est illustrée avec minutie.

Le style de Sony qui inaugure cette étude nous apprend que l'auteur a un génie linguistique dont lui seul détient le secret, il a une manière typique d'habiller le mot. Son